



La liste de Schindler

Schindler's list

de Steven Spielberg

fiche technique

USA - 1993 - 3h15

Réalisateur :
Steven Spielberg

Scénario :
**Steven Zaillian d'après
le roman de Thomas
Keneally**

Musique :
John Williams

Interprètes :
Liam Neeson
(Oskar Schindler)
Ben Kingsley
(Itzhak Stern)
Ralph Fiennes
(Amon Goeth)

Caroline Goodall
(Emilie Schindler)

Jonathan Sagalle
(Poldek Pfefferberg)

Embeth Davidtz
(Helen Hirsch)

Malgoscha Gebel
(Victoria Klonowska)

Shmulik Levy
(Wilek Chilowicz)

Mark Ivanir
(Marcel Goldberg)



Résumé

Arrivé en Pologne dans le sillage de l'armée du Reich, Oskar Schindler, industriel allemand ruiné, espérait y bâtir une fortune. A la fin de la guerre, il se retrouve aussi pauvre qu'au début mais peut se glorifier d'avoir sauvé d'une mort certaine plus d'un millier de juifs...

Critique

Dès qu'il lit dans **La Liste de Schindler** du romancier australien Thomas Keneally, le récit de cette étrange odyssée, Steven Spielberg décide d'en tirer un film. Mais il attend dix ans. Je me sentais encore trop immature, avoue t-il. Je n'ai pu me mettre à l'ouvrage qu'après avoir fondé une famille." On ne peut que se réjouir qu'il se soit accordé ce délai. Il y a dix ans, il aurait sans doute cédé à la tentation de faire de Schindler un modèle de vertu. Aujourd'hui, il s'en garde bien. Peut-être même s'est-il, entre-temps,

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

découvert quelque ressemblance avec son personnage. N'est-il pas, comme lui, un homme épris de réussite qui se lance, soudain, dans une entreprise que rien ne laissait présager ?

Né dans une famille juive venue d'Europe de l'Est, Steven Spielberg a toujours entendu parler de l'Holocauste. Mais, comme beaucoup de sa génération, il est arrivé à se persuader que ce monstrueux événement ne le concerne en rien. Son film prouve qu'une transformation s'est opérée en lui.

Joshka Schidlow
Télérama (2/03/94)

Sur quoi, sur qui, pleure-t-on en sortant, hébété, du dernier film de Spielberg ? Claude Lanzmann, réalisateur de l'admirable **Shoah** dont il faut répéter que la vision devrait être rendue obligatoire aux écoliers du monde entier, l'a dit avec dureté dans ces colonnes : "Les larmes sont une façon de jouir." Jouissance-masque, sans doute, de la bonne conscience s'interrogeant en sourdine, et ne voulant pas se l'avouer, sur le point de savoir de quel côté de la frontière entre le Bien et le Mal elle aurait été, en situation. Jouissance de l'émotionnel qui veut se projeter dans le camp des victimes, dans les personnages positifs, mais se rend compte que l'ambiguïté est universelle, et que soi-même on n'y peut échapper.

Jouissance des larmes que l'on verse sur soi-même au bord des tombes où l'on n'est pas. Jouissance salée dont on décore la déploration de sa propre mortalité et, sans doute, en l'occurrence, de la barbarie qui sommeille en soi, en tout cas de la lâcheté comme possible invérifiable. Jouissance flasque et protectrice des émotions, qui établissent une distance tiède entre l'horreur et soi. Immensité de la différence supposée entre ce que l'on croit posséder - comme degré d'humanité - et ce que certains, qui n'étaient pas moins hommes, furent :

agents de l'inhumain, et même de l'a-humain.

Ces larmes-là, disons-le à Lanzmann, si elles sont une production de l'inconscient tentant de se protéger par une jouissance fade, ont aussi leur efficacité. Elles vont hanter les jours, et, par la suite, **la Liste de Schindler** provoquera une liste de questions où la jouissance aura moins de part que la quête obsédante du sens.

Ce qui a un sens, en revanche, c'est le négationnisme ; dont on voit que, dans les têtes, il progresse d'un pas sûr. Malgré la rhétorique indignatoire, qui ne suffit plus à lui faire barrage. La mauvaise conscience que traduit cette école, qu'on n'osera pas appeler "de pensée" car elle est plutôt du ressort de l'instinct, était en germe, au centre même, dans le dispositif de l'extermination. Lanzmann l'a montré : la destruction bureaucratifiée et mécanisée de l'humain intégrait le dispositif de sa propre négation. Des mots étaient interdits, les témoins devaient mourir. L'innommé devait rester caché, pas seulement pour se prémunir en cas de découverte ennemie, mais pour n'affecter en rien le fonctionnement des machines humaines qui en étaient les auteurs ou les agents.

Face au déni, le discours récurrent sur l'indicible de l'horreur est à la fois digne et impotent. Il est juste, en effet, car aucune forme d'expression humaine - texte, parole, image reconstituée, compte-rendu, roman, Mémoires - ne peut rendre exactement et totalement l'ampleur, l'épaisseur de cette souffrance d'au-delà la souffrance pour ceux qui n'en auront jamais idée. Mais impotence aussi, car les témoins directs, les rescapés, finiront par quitter ce monde - et la transmission du "témoin" de la mémoire, il faudra lui trouver d'autres vecteurs. Leur parole cessera.

L'Holocauste (terme incorrect mais accepté), est-il licite, juste, de le faire entrer dans le champ de la fiction ou

dans celui de la représentation ? C'est une partie du débat sur le film de Steven Spielberg. On comprend aisément le point de vue de ceux qui, parmi les victimes directes ou indirectes du système de mort, répugnent à l'idée que l'on puisse, en quelque sorte, "broder" sur ce motif. Claude Lanzmann estime qu'un certain absolu de l'horreur est intransmissible, et il ajoute : "Prétendre le faire, c'est se rendre coupable de la transgression la plus grave. La fiction est une transgression, je pense profondément qu'il y a un interdit de la représentation."

C'est désespérer de la création humaine et lui interdire l'hypothèse d'une approche, d'un cheminement sur la pente de l'indicible. Cette horreur, certes est un absolu mais peut-on préférer qu'elle n'est pas le seul absolu, dont il ne faille s'approcher qu'à pas mesurés ? Pour tous les humains humanisés l'amour est aussi un absolu intransmissible. Pour certains, c'est Dieu qui est le sommet de l'indicible. Pour d'autres, ou pour les mêmes, la mort d'un enfant, scandale incompréhensible, est aussi un absolu hors du sens. On touche là à des réalités sacrées, dont aucune organisation de mots ou d'images ne peut rendre exactement compte. Il n'empêche : faut-il renoncer à le tenter, sous toutes les formes ?

Au-delà, si l'on ose dire, de la didactique mise en feuilleton, **la Liste de Schindler** offre, avec son personnage central, une illustration quasi philosophique des fluidités de la frontière entre le Bien et le Mal, et des failles du manichéisme. Oskar le juste est aussi Oskar le noceur, le profiteur, le pervers. On lui suppose une jouissance dans ces oscillations qui le font tour à tour complice des bourreaux et compatissant aux victimes.

L'humanité serait simple si, dans l'éthique des comportements, on pouvait toujours savoir clairement de quel côté du Bien l'on se situe et l'on situe les

autres. Les contradictions du salaud humanisé que fut cet industriel - avec et sans scrupules - sont de toutes les époques. Elles signalent la mobilité des consciences quand les rigidités du sens - acceptées ou subies - ne sont pas là pour assurer confort, certitude ou vision. C'était un homme tenté par l'humain. Faudrait-il le cacher ?

Bruno Frappat
Le Monde (14/03/94)

La principale raison pour laquelle j'ai tenu à réaliser ce film sans plus tarder, c'est que la purification ethnique qui sévit en Bosnie me persuade de plus en plus de la ressemblance terrifiante de notre époque avec celle où se déroula la Shoah. Je n'avais jamais dans aucun de mes films décrit la réalité. Je consacrais toute mon énergie à créer des mondes imaginaires. Je crois que si j'avais inversé mon plan de travail et tourné en premier **La Liste de Schindler**, je n'aurais jamais éprouvé le moindre désir de réaliser ensuite, un film sur les dinosaures.

Propos de Steven Spielberg recueillis par *Télérama* (n°2303)

Oskar Schindler est né en 1908, dans une famille allemande établie en Moravie. 1935 : l'affaire familiale dont il est salarié fait faillite. Il adhère, comme la majorité des jeunes de son milieu, au parti allemand des Sudètes. 1938 : l'Allemagne envahit les Sudètes, faisant de la Bohême-Moravie un protectorat germanique. 1939 : il arrive avec l'armée allemande dans la Pologne vaincue.

A la fin de la guerre, une fois la défaite nazie consommée, il part avec sa femme et huit volontaires juifs, qui ont décidé de le protéger, pour l'Allemagne. Il est remis aux autorités françaises, qui apprennent, stupéfaites, son histoire. 1949 : départ pour l'Argentine avec sa

femme et une demi-douzaine de familles juives amies. Il tente de se reconvertir dans l'élevage, mais fait faillite en 1957. Le couple se retire dans une maison fournie par l'organisation juive B'Nai B'Rith. Un an plus tard, il retourne seul à Francfort et achète, grâce aux dons de ses anciens protégés, une fabrique de ciment. L'affaire est mise en liquidation peu de temps après.

Apprenant ses ennuis, les "Juifs de Schindler" l'invitent en Israël, où il reçoit un accueil triomphal. A Jérusalem, il se voit décerner le titre de "juste". Il meurt en 1974. Conformément à ses dernières volontés, il est enterré dans le cimetière chrétien du mont Sion.

Télérama (n°2303)

On ne peut pas se contenter de regarder ce film comme un spectacle, comme une œuvre de fiction mise en scène par un cinéaste à la légendaire habileté traitant ce sujet comme il en a traité d'autres, avec plus ou moins de savoir-faire, avec plus ou moins de roublardise avec plus ou moins d'investissement. Il y a ici un au-delà du spectacle, un au-delà de la mise en scène, un au-delà du cinéma : Spielberg n'a pas choisi un cadre historique pour raconter une histoire, il a choisi une histoire - que l'on pourrait dire exemplaire si elle n'était si brutalement et sereinement humaine - pour réinvestir, ressusciter l'Histoire. Il parvient à dépasser ce cinéma narratif qu'il ne renie pas, à le transfigurer, à mêler le romanesque et le réel en un film qui n'est pas un document mais qui en prend valeur, qui n'est pas tout à fait une fiction mais qui en a et le souffle et la forme. Le risque était immense : on ne marie pas impunément le rêve et le cauchemar. En cantonnant son goût pour l'émotion parfois facile, un certain manichéisme dans le typage des personnages, l'effet de mise en scène destiné à épater le spectateur, dans quelques séquences-répétitions dans l'impitoyable

avancée de son récit (comme le long discours final de Schindler face aux soldats nazis pétrifiés par la défaite et à des survivants juifs n'osant pas encore y croire et où, nimbé d'une lumière surnaturelle mais arborant toujours son insigne du NSDAP, Schindler, bras en croix semble s'élever au-dessus de la foule tel l'ange des maudits), Spielberg évite la plupart des pièges. Si **La liste de Schindler** est un film aussi profondément bouleversant, c'est justement parce que Spielberg fait ici œuvre de conteur au sens classique du terme, c'est-à-dire œuvre de mémoire collective. En s'arcboutant sur le destin emblématique d'Oskar Schindler, Spielberg - tout en mettant en avant la mince et incroyable part de l'espoir au sein même de l'horreur - remet au jour avant tout la mécanique et le quotidien monstrueux d'un passé proche. La figure exceptionnelle de Schindler, sa prise de conscience progressive de l'inhumanité du système dont il est un des rouages consentant (ses premières démarches, après la création du ghetto, seront uniquement intéressées par la bonne marche de ses affaires) structurant toute la progression du film, sont des épiphénomènes, aussi réussis soient-ils. La véritable intensité de **La liste de Schindler** réside, peut-être paradoxalement, dans sa part de réalité, donc dans ce que l'on sait déjà - ou devrait savoir - de cette époque : sa sauvagerie, son acharnement à détruire, sa fascination pour la mort, son mépris pour l'homme. Bien sûr, il y a eu **Nuit et brouillard** et les images des camps qui nous coupaient le souffle tant elles semblaient incroyables ; bien sûr, il y a eu **Shoah** et sa traque minutieuse et implacable des souvenirs enfouis. Images réelles, images du réel, témoignages irremplaçables. **La liste de Schindler** n'a pas pour vocation de remplacer ces films mais bien de renforcer leur impact en leur ouvrant un public. Par la puissance de la fiction, Spielberg recrée, avec une crudité et une absence de sensiblerie remar-

quables, l'inimaginable, puisque invivable. Car c'est bien là ce qui nous prend à la gorge, ce qui nous cloue, immobiles, impuissants, honteux dans notre fauteuil : de n'avoir jamais osé imaginer ce que Spielberg montre, quoi que l'on aie lu, quoi que l'on aie pu savoir jusque-là. La mise en place du ghetto, avec son organisation rigide, prélude à un massacre systématique et parfaitement organisé. L'envoi vers les camps de travail, les brimades, l'exploitation, le droit absolu du plus fort, la futilité de la vie et de la mort. Les camps d'extermination, le pillage des dépouilles, les dents arrachées pour récupérer l'or des couronnes, les enfants séparés de leurs mères, les fours crématoires, les charniers où s'affairent les prisonniers, la faim, la peur toujours présentes. Énumération terrible et interminable d'un temps où la compassion des bourreaux pour leurs victimes n'existait pas, d'un temps où la révolte était brisée scientifiquement dans l'âme même des esclaves. Spielberg n'élude rien de cela. Que dire alors, il n'y a plus de mots. **La liste de Schindler** raconte cette épopée, celle d'une poignée de miraculés par la volonté d'un homme, ni pire ni meilleur qu'un autre, plus lucide peut-être, de cette lucidité dont René Char écrivait qu'elle est "la blessure la plus proche du soleil", de cette lucidité obsédante qui empêche de dormir tant elle fait mal et avec laquelle il faut bien composer : pour tromper l'adversaire, pour reconstituer, de mémoire - quel symbole du projet même du film ! -, la liste de ceux que l'on ne peut laisser mourir sans tenter de les arracher à leur sort. Cette lucidité aussi qui, une fois sa mission - au sens religieux, au sens idéaliste du terme - achevée, fait s'effondrer en larmes un Schindler qui ne s'était jusque-là jamais découragé : "J'aurais dû faire plus, j'aurais pu en sauver un autre, un seul autre" dit-il en substance, au bord de la nausée, incapable d'entendre les mots du Talmud qu'on lui répète : "Celui qui sauve une vie sauve le monde." Schindler a sauvé

le monde, l'honneur et la dignité de l'homme il y a presque un demi-siècle. A ceux qui l'auraient oublié, Spielberg ne fait aujourd'hui rien d'autre que le rappeler.

Didier Roth-Bettoni
Le mensuel du cinéma n°14H

Filmographie

Duel 1971
(film tourné pour la télévision mais distribué au cinéma)

The Sugarland Express 1974

Jaws 1975
Les dents de la mer

Close Encounters of the Third Kind
Rencontres du troisième type 1977

1941 1979

Close Encounters of the Third Kind
Rencontres du troisième type ; l'édition spéciale 1980
(Nouvelle version)

Raiders of the Lost Ark 1981
Les aventuriers de l'arche perdue

E.T. 1982

Twilight zone 1983
La Quatrième dimension (un sketch)

Indiana Jones and the Temple of Doom
Indiana Jones et le temple maudit 1984

The Color Purple 1985
La couleur pourpre

Amazing Stories 1987
Histoires fantastiques (avec Zemeckis)

Empire of the Sun
L'empire du soleil

Indiana Jones and the Last Crusade
Indiana Jones et la dernière croisade 1989

Always
Always/Pour toujours

Hook 1991

Jurassic Park 1993

Schindler's list 1994
La liste de Schindler